

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 18

Artikel: A propos de la grippe
Autor: Duplan, J.-L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221022>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité: Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

« DU PAYS »

L est « du pays » !
Quand une de nos maraichères ou de nos ménagères a dit : « Vous savez, il est ou elles sont du pays ! », elle a tout dit. Il n'y a rien à « repiper ».

Il s'agit de légumes. Sous notre climat, nous sommes toujours, à la fin de l'hiver, tributaires, pendant un certain temps, de l'étranger, pour les légumes et les fruits. Ceux que nous mangeons alors nous viennent de France et d'Italie. Choux-fleurs, laitues, asperges et bien d'autres « du pays » se font un peu désirer ; ils sont encore le secret de nos jardins potagers. Mais, soudain, les nôtres apparaissent sur le marché, frais et appétissants. Alors, arrièrre les articles d'importation. On ne veut plus que les légumes ou les fruits « du pays ». « Comme ils sont meilleurs ! » disent les ménagères.

Tenez, il en est de même pour le jambon, le saucisson, la saucisse, quand on a dit : « C'est du salé de campagne ! » Du salé « de campagne », mais il rivalise avec le réputé salé « de Payerne ». Il est des gens qui feraient des lieues pour manger un bon jambon « de campagne », accompagné de choux « du pays », et arrosé d'un verre de petit blanc « de chez nous ». C'est un vrai menu de prince. De prince démocratique s'entend, et qui soit « d'ici ».

Allez ! on est bien de chez nous et malheur à qui viendrait le contester. Nous le sommes même parfois un peu trop, ne voulant rien savoir et admirer que ce qui est de « chez nous ». Gardons de nous ridiculiser par ce chauvinisme excessif et maladroit.

Il nous souvient d'une excursion charmante faite, en compagnie de deux amis, dans l'une des contrées les plus pittoresques et attrayantes de notre Suisse romande. Nous avions passé la nuit dans une localité d'un canton limitrophe du nôtre et, le lendemain matin, de bonne heure, nous nous remettons en marche. Nous cheminons dans un riant vallon, suivant, sous bois, un sentier que bordait un ruisseau dont les méandres nous réservaient chaque fois quelque agréable surprise. Tout à coup, nous arrivons à l'orée de la forêt, dans un pâturage élevé, d'où le coup d'œil sur les sommets était admirable. Sur le chemin, une borne-frontière indiquait que nous entrions dans le canton de Vaud. Alors l'un de nos amis de s'écrier naïvement :

« Enfin ! nous voici chez nous ; comme l'air est différent ; comme on s'y sent mieux ! »

Quant à nous, borne à part, nous ne nous serions pas aperçus que nous avions franchi une frontière. Ce que c'est, tout de même ! X.

Une dette. — Tout en se promenant avec lui sur le boulevard, Dupont réclame à Durand 100 francs que celui-ci lui doit.

— Je ne les ai pas sur moi, répond le débiteur. — Oh ! ce n'est pas pressant ! dit le créancier, bienveillant. Je t'y fais penser, voilà tout. Tiens, viens me prendre pour dîner, demain.

Le lendemain, Durand ne vient pas au rendez-vous. Dupont reçoit de lui un télégramme qui dit en substance :

« Tu aurais bien dépensé 100 francs pour mon dîner. Ne m'attends pas. Nous sommes quittes. »

Un professeur distrait. — Dites donc, professeur, que pensez-vous des cheveux coupés à la garçonne ?

— J'ai honte de le dire, Madame, mais je vous confesse que je n'en ai jamais mangés.



L'AMOUAIRAO A LA BABELI

LULYSSE à Quinçon l'avai coumenii à Pâques. Son père l'a envoii pé lo canton de Berne, à Moutsedorfe, po apprendre lo chevitsutche bien adrai. Lo patron à l'Ulysse tegnai la pousta dao velâzdo. Noutron dzouveno liétai tserdzi dé corattâ de cé de lé, avoué la bissache fédérale, po bailli à tsaon lè papai que l'ai revegnai.

Po governâ la télégraphisteri et décroii cein que l'est marquâ sù les rebibes ein papai, l'è avai on aôtro Vaodai qu'on lè desai Daniet. Cliiau doù Velches l'ant binstoué étâ bons camerârde.

Mâ vaiite pas lo Daniet que l'avai volliù fréqueintâ. Tot proutse à la pousta, de l'aôtro côté de la tserraire ; l'avai na galèze pernette que tegnai na boteca pliienna de tsapi et de botiets à la mouâda. L'étaï la Babeli que demorâve avoué son père, lo vilhio Iogueli.

Lo Daniet l'avai coumeinci à guegni les tsapi et à fère na risette à la botecanna dao mimo coup. La Babeli vegnai totta rodzette derraï lo carro. N'a pas falliù grand temps po itre amouairâo t'is des doù, et quand lo Daniet l'a de : « Chepatsire avoué mé-? » la tsermalâre l'a de : « Ia ! ici ! »

Cein allave riche raque. Mâ lo vilhio Iogueli né poave pas cheintre les étranzdi dé z'aôtro cantons. L'a de à sa felhie : « Nutte Velche per tsi no ! » L'a ronâ, l'a djurâ, l'a fé na chette à tot frecassi. La pourra Babeli l'a gnoussi, l'a tchurlâ, l'a fé la potte, tot cein po rein. L'a falliù dere à son grachâo : « Atié ! atié ! »

Lo Daniet l'étaï quasû cinradzi. L'a djurâ dé sé reveindzi. L'a contâ l'affère à l'Ulysse et sé sant arreindzi les doù po djuvi on tor dé sorte ao vilhio Iogueli.

Quanquê dzo aprî, l'étaï lo martsî ai caïenets, pé Moutsedorfe. La pliiace l'étaï pliienna dé carrioles io les marchands veindant l'âo bêtiens.

Nôtre doù Vaodai se sant frusquâ quemet doù maquignons : l'ant betâ na grantâ roulière totte einbaozalaie, onna carlette, onna barbiche, onna puheinta mostatse.

L'avant dûve z'hâore de condzi, tot cein que falliâ ! Lo Daniet l'a eimpognâ quanquê beliets de cent et quanquê pice de doù francs dein la catsette dé la pousta, et via su lo martsî ai caïenets !

L'ant marchandâ quemet dâi jui, ein chevitsutche. L'ant fé martsî po atsetâ si troppi dé dzouvene caïons, quaranté-doù bêtiens ein tot. Lo Daniet laissai guegni les beliets de ceint, et l'Ulysse baillai onna pice de doù francs po gâzdo. Lo Daniet coumeindâ d'amena t'is caïenets à onze haore tsi lo vilhio Iogueli. Stisse volliave baillai la mouâna ao carbare dao Moutzequeronne, à midzo. L'arai on puheint dinâ à medzi po t'is marchands.

Nion né sé maufiâve de rein. Lè doù lulu

sant rarravâ pé la pousta, ao moment io la première carriole dé caïenets s'est betaié dévant la boteca à la Babeli.

Lo vilhio Iogueli l'a coumeinci à aovri les ge quemet des bornicles et à reinvoii lo marchand plii ein. Mâ vaiite dûve, tré, quatre troppi dé caïons que cein fasiâ des coulaie d'einfai.

Et l'ein arrevaï onco doù pé derraï ! « Tonnerverte ! » que fasiâ lo pourro vilhio. Né vû rein dé cliiâo bite dein na boteca dé tsapi ! Allein vo z'ein ! Né rein atsetâ ! né sù pas allâ sù lo martsî ! »

Mâ l'Ulysse s'étaï arreindzi po resseimblîâ ao vilhio, et les marchands desai : « L'é vo, pardine ! On vo recougnâi bin ! Vo faut payi et vo kaisi ! » Lo derraï l'a veri la caïsse et les caïons tot épouairâo, ant fé mena dé s'einfatâ dein la boteca. La Babeli tchurlâve, lo Iogueli djurâve. Les dzains carattaint, les caïons bouélant. Quin coumerço ! La police l'est arrevaie et l'a reinvoii les marchands sù lo martsî avoué lao bêtiens.

Adon, l'Ulysse et lo Daniet l'avant remet tot cein que l'avai robâ dein la casette de la pousta. Fasant étâ de fère l'ovrâzdo. Sant vegnû guegni lo tredon tsi lo pourro Iogueli, la pliienne sù l'orolhie, sein fère asseimblîant.

Lo Daniet l'avai on bocon pedi ein veyent pliorâ la Babeli. Mâ l'a de : « M'a falliù caponnâ, mâ ora, lo vilhio croquant l'a zu son affère ! »

Et nion n'a jamé cognû, pé Moutsedorfe, les doù maquignons dao martsî ai caïons.

Suzette à Djan-Samuët.

A PROPOS DE LA GRIPPE

ET hiver que nous venons de passer, il a fallu, de bon cœur par force, le consacrer à la grippe. L'insupportable créature ! Elle s'est immiscée dans toutes nos affaires, faisant parler d'elle à tel point qu'on ne pouvait aller nulle part, ni en train, ni en tram, ni en autobus, ni au four, ni à la fontaine, sans entendre parler de thermomètre, de tisane, de sudorifiques et de soporifiques et sans entendre certains récits propres à rendre perplexe toute la Faculté... Celui-ci, chaque nuit à une heure, sentait, depuis le crâne à la plante des pieds, de petits soubresauts suivis d'une terrible déman-gaison... Celle-là croyait perpétuellement peler un oignon, tellement lui pleuraient les yeux et un troisième, étant aux portes du tombeau, avait réussi à s'en éloigner en mangeant du poireau et du jambon. On apprenait aussi que des familles entières étaient au régime des cataplasmes et des ventouses, que des municipalités étaient réduites à un membre, que le régent avait à midi, trente-neuf cinq et que conséquemment, toute la mar-maille était lâchée dans le village. C'est alors qu'on se sent saisir par la consternation, puis par la terreur, et qu'en rentrant chez soi, on a les jambes molles et la tête en plomb. Le lendemain matin, on se réveille avec l'impression d'une grande incapacité physique et intellectuelle... Qu'est-ce qui ne va pas ? La tête ?... l'estomac ?... les jambes ?... Chaque membre, chaque organe interpellé répond en gémissant, et leur infortuné propriétaire murmure : « C'est la grippe ».

Heureux alors, oui, trois et quatre fois heu-

reux celui qui peut laisser retomber sur l'oreiller sa pauvre tête endolorie et se dire : « A la garde, mon travail se fera quand même, et quelqu'un me soignera avec tendresse... » Celui-là n'a qu'à boire sa tisane, à prendre patience et à remercier le ciel avec effusion, ce qu'il néglige, généralement. Il passe sa journée à somnoler, puis le soir vient, et l'insomnie avec. Alors, il soupire et se retourne. Et dans le village, dans le canton, dans tout le pays, des centaines de grippés soupirent et se retournent, ils songent que voilà une journée perdue pour leurs travaux, pour leurs plaisirs, pour leurs ambitions... Oui, perte sèche. Et puis, parce que la chambre est sombre et que le vent pleure, il leur revient en mémoire certaine éventualité troublante qu'on appelle en style plaisant « défunter »... Et une vision de gens qui pleurnichent avec un mouchoir sur les yeux, de couronnes mauves et blanches, de cercueil... Ce n'est pas gai ! Vite, allumons et appelons quelqu'un pour nous distraire. Mais on peut aussi, si on veut, sur cette aventure de la mort, infiniment probable, sinon pour cette fois au moins pour une autre, arrêter un moment sa pensée. C'est vrai, après tout, vous êtes là à vous mettre martel en tête parce que vous avez perdu cinq cent francs sur une vache, ou parce que vos cheveux tombent ou parce que votre bonne a cassé la soupière... Vous chérissez vos habitudes, vous vous pelotonnez dans la vie, vous vous installez comme si vous aviez une permission pour la consommation des siècles et voilà la mort qui entr'ouvre la porte pour voir à quoi vous en êtes... Après tout, ne croyez pas que votre sort soit particulièrement tragique, tant d'autres avant vous ont passé par là. Pensez donc, depuis Adam et Eve ! Tant de héros fameux, tant de philosophes, de savants, tant d'astrologues, de chevaliers et de nobles dames, tant de papes et d'empereurs, tant de Césars et de pharaons, tant de syndics, de régents, de députés, tant d'avocats, de photographes, tant de vétérinaires... Tous, un beau jour, ou une nuit, je ne sais pas, ont dû abandonner leur corps et rendre leur âme à qui de droit, et nous n'avons pas plus de droits qu'eux, je pense ? D'ailleurs, n'y a-t-il pas, pour quelqu'un d'un peu curieux, un certain attrait à aller enfin voir ce qu'ils sont devenus ? Et aussi quelque chose de rassurant à penser que tous ceux-là, avant nous, se sont courbés pour traverser le souterain noir ? Je ne prétends pas, bien entendu, que tous ces gens dont je vous ai parlé soient morts de la grippe... Cette grippe, d'ailleurs, qu'est-ce que c'est ? Je me méfie d'elle comme on se méfie d'une nouvelle venue qui n'a pas ses papiers en ordre. On ne sait pas au juste d'où elle vient, ni de quand elle date, et les gens instruits croient savoir qu'Hippocrate, dans toute sa carrière, n'en a pas diagnostiqué un seul cas. Cela me paraît louche et me force à faire des hypothèses. Cette grippe, qui sait si elle n'est pas destinée à remplacer les terribles monstres à demi vaincus qui, dans leurs moments de grande rage cherchaient à saper l'humanité ? Peut-être tous ces grands monstres (peste, choléra, diphtérie, variole), ont-ils tenu, il y a quelque cinquante ans, un congrès pour aviser aux moyens de se défendre et de garder leur situation dans le monde, et, après de nombreuses paroles vaines ont-ils adopté telle proposition leur enjoignant, pour dérouter la Faculté, de se camoufler soigneusement. C'est-à-dire, aurait expliqué le président, que nous changerons un peu nos vieilles méthodes pour tourmenter les hommes. Au lieu de leur brûler les entrailles, de leur écraser les mollets, de leur craqueler la peau, nous frapperons en mesure sur leur crâne, nous chaufferons leur sang à quarante degrés, nous hérisonnerons leur système nerveux comme un goupillon ou l'aplatirons comme un chien mouillé, et enfin, nous mettrons, dans toutes leurs saucées un grain de plomb... Vous verrez le résultat ! Les savants mettront des lunettes, feront des analyses, des autopsies, des articles, et nous, nous rirons bien...

Cette hypothèse, je n'ai pas encore pu l'établir scientifiquement, mais, après tout, elle en vaut une autre.

Et puis, après tout, la grippe... Je songeais là

qu'il vaut mieux n'en pas dire trop de mal. Il lui arrive de nous envoyer dans l'autre monde, c'est vrai, mais elle y met des égards. Elle n'est pas une infernale brute comme le tétanos, ou une surnoise bête féroce comme le cancer. Et, s'il faut mourir, mourons, mais, à ce moment si important de notre existence, qu'on daigne nous traiter avec ménagements. De la fièvre, des cauchemars, le coma... Oui, voilà ce qu'il faut choisir si on nous laisse le choix. Pauvre grippe méconnue, je me repens d'avoir dit du mal de toi.

J.-L. Duplan.

LE BUSSIGNY-MORGES

Les Genevois le voudraient bien ;
Mais Berne dit : C'est impossible !
Les Lausannois n'en veulent rien,
A Morges, l'on reste impassible.
Dans les journaux de par ici,
En longs articles, l'on supputte
L'utilité du raccourci,
Objet de plus d'une dispute.
Mais, qu'importe donc à Lausanne,
Le fait que les gens de Genève,
Passeront, sans rester en panne,
Par le raccourci de leur rêve ?
Lorsqu'ils attendent à Renens,
Pour Lausanne, quel est l'avantage ?
Ils restent là, en attendant
De continuer leur voyage !
Les adversaires du projet
Crient déficit et misère,
Pour en assurer le rejet.
Mais, à Genève l'on espère !
De savantes discussions,
Très lentement, se continuent
Sur cette importante question ;
Nul n'en peut prédire l'issue !

29 septembre 1926. Pierre Ozaire.

La Patrie Suisse. — Quarante gravures, des portraits : ceux de l'orateur populaire Frank Thomas et du nouveau préfet de la Broye fribourgeoise, M. Louis Revney ; — des actualités : l'incendie des Glacières du lac de Joux et des scènes de la vie agricole à Marcellin ; — de belles vues : vestiges du Dompte-Uri, le musée des Beaux-Arts à Lugano, le domaine rural de Marcellin sur Morges à vol d'oiseau, des paysages genevois ; — des œuvres d'art : la décoration du temple de Cormondrèche, par Philippe Robert, et des boîtes de montres ; — des illustrations sportives : cycles et football et des gravures de mode, voilà ce que nous apporte le numéro 884 (20 avril) de la « Patrie Suisse », sous l'aspect le plus engageant et le plus artistique.

A L'INSPECTION...

(Extrait d'une « Lettre vaudoise », de H. Laeser)

LA troupe a démonté le fusil. La culasse, soignée aux petits oignons, est étalée sur le sac. Le contrôleur d'armes, de son petit miroir, a examiné le canon du fusil. Bien que l'arme soit quelque chose de sacré pour le soldat suisse et que, dans de nombreuses demeures, à la campagne ou à la montagne, on voit à la place d'honneur, dans la « belle chambre », au-dessus de la glace, le canon, malgré tant de soins, réserve des surprises. C'était l'occasion, pour le prédécesseur du contrôleur actuel de la Ire division, l'inoubliable major Berney, de glisser sa fameuse plaisanterie, toujours prévue, mais toujours accueillie par les rires de la troupe : « Savez-vous ce que j'y vois, dans votre canon de fusil, fusilier X. ? — J'y vois vingt-quatre heures. » Une autre plaisanterie éternelle consistait à demander un homme sachant l'anglais. Aussitôt, un ou deux intellectuels à l'orgon s'avançaient : « Eh bien, mes amis, puisque vous savez tant bien l'anglais, vous allez me porter cette caisse... » (Rires inextinguibles.)

Cette silhouette sympathique de vieil instructeur d'autrefois, qui avait débuté sous le régime cantonal, avant 1874, a disparu, avec tant d'autres, ainsi ce major Jaquet qui avait demandé qu'on gravât sur sa pierre tombale : « En place ! Repos ! ». La destinée, dont les plans sont impénétrables, avait voulu que le major Berney, ce Vaudois de vieille roche, à l'accent du terroir le plus authentique, eût choisi la grande capi-

tale du fin bout du petit lac comme port d'attache. Il en était devenu une physionomie populaire. A l'entendre, c'était comme un souffle de « morget » ou de « rebat », zéphyrs éminemment vaudois, qui serait venu se mêler à la bise, aiguillon genevois par excellence. H. L.

Entre bonnes petites amies. — On parle de madame X...

— C'est la meilleure des femmes, affirme l'une d'elles. Elle ne ferait pas de mal à une mouche !

— Oh ! non, riposte une mauvaise langue ; car elle ne les fait pas longtemps souffrir.

A PROPOS DE L'ESPRIT DES ÉCOLIERS

Le Pont, le 24 avril 1927.

Monsieur le Rédacteur du
Conteur Vaudois
Lausanne.

Monsieur,

L'article de Jean des Sapins, « L'esprit des écoliers », paru dans le *Conteur Vaudois*, peut être complété par mes observations personnelles et par ces « perles » que j'ai recueillies dans ma propre classe à Aigle et à Clarens, où j'ai enseigné tant d'années.

Les voici pour le *Conteur* :

Depuis que la méthode phonétique est employée pour la lecture, les écoliers de nos jours ne connaissent pas l'alphabet. Une dame de la Commission scolaire en visite dans ma classe demande à une fillette de 8 ans quelles sont les lettres de l'alphabet depuis la lettre m. L'enfant ne répond pas et paraît ahurie.

La dame : Voyons : m, n, o, p, q...

L'enfant, subitement : culotte.

Quelques compositions :

Le chien. — Le chien mange le bout de sa queue toutes les fois qu'il a assez mangé.

Les animaux domestiques. — Il y a des animaux domestiques partout, dans la cuisine et dans l'écurie, et même dans les lits. Autrefois les poux étaient une sale vermine, maintenant ils sont remplacés par des animaux moins féroces qu'on appelle les poules et les lapins.

Les vacances. — Quand je vais en bateau, je fais toujours attention de ramer droit pour suivre toujours mon chemin quand même ce n'est pas comme sur la route où on voit les cailloux et les pierres. Là elles sont au fond du lac mais on les voit quand on regarde sa photographie.

Description de la salle d'école. — Il y a un tableau de Pestalozzi qui est un vieux régent traité. Dans notre école il y a un tableau reblanchi et vingt bancs d'âne avec deux pupitres machin.

L'âne. — L'âne c'est l'âne ; sa femelle c'est l'ânette et son petit c'est l'âneton.

Le chat. — Notre chat est noir ou blanc. Il est comme un manchon sauf qu'il a une tête et une queue. etc...

O. Tantic.

AGE D'OR

A notre époque, on oublie vite, tant il est vrai que nous sommes submergés par les impressions de tout genre : Ce manque de mémoire est regrettable, car ainsi on ne vit que dans le présent, le passé cesse d'éclairer l'avenir.

Le 17 mai de ce mois, il y aura un an que disparaissait de la scène humaine Jacques-François Baudat, honorable citoyen du beau village d'Arnex qui s'étale là-bas sur les contreforts de la chaîne bleue du Jura. Baudat détenait en Suisse le record de la vieillesse, puisqu'il devait achever sa 103e année le 9 août 1926, et cela justifie, sinon un monument de marbre ou de bronze, du moins un souvenir vivace dans le cœur de tout bon Vaudois. Il y a un an donc, en nous annonçant la mort de Jacques-François Baudat, les journaux ajoutaient que le regretté défunt avait été un célibataire endurci et que toujours il alla se coucher tôt le soir et se leva de bonne heure le matin. On avait l'air de dire par là que c'était plus ou moins à ces deux faits